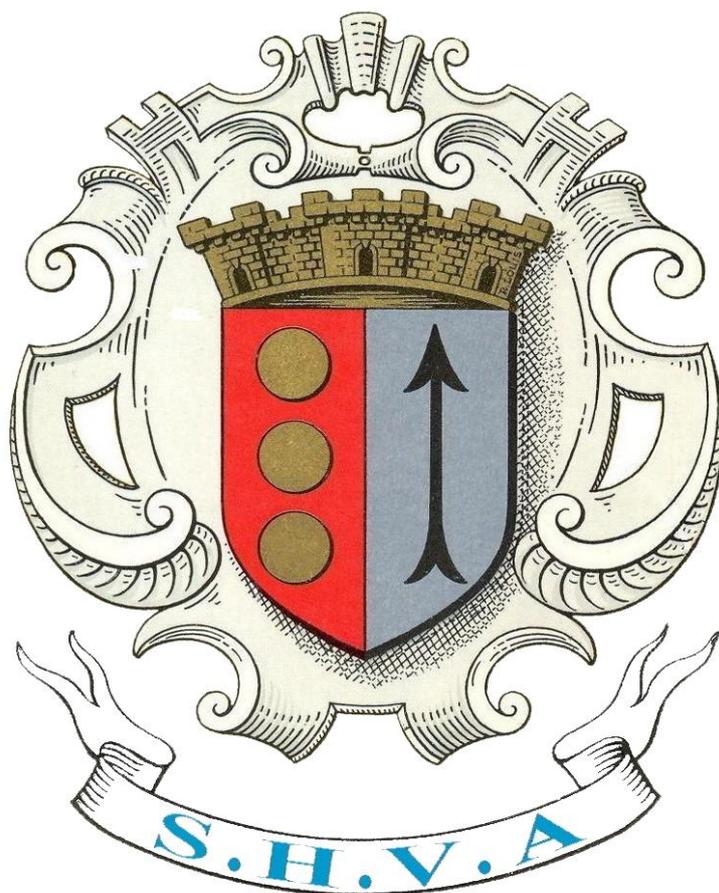


SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS

**Les Vertus
À travers le temps**

N°95 mars 2020



- **Décès du Docteur Baudoux**
- **L'Accordéon Club d'Aubervilliers**
 - **Campus Condorcet**
- **La bourse du travail d'Aubervilliers**
- **Betterave «rouge-noir longue des Vertus»**
 - **On s'fait une toile ??**
 - **Rue des Cités**
 - **Ils ont peint Aubervilliers**
 - **Péripéties d'une adresse**
 - **Galette**
 - **Buvards réclames**

DÉCÈS DU DOCTEUR BAUDOUX

Le Docteur Baudoux est décédé le 10 février 2020.
Nous utilisons ici les informations transmises à la Municipalité par les responsables de circonscription du Service Social.



Il a été fortement engagé au Réseau Ville Hôpital depuis le début (1993). Il était d'une grande disponibilité pour intervenir avec le Service Social sur les situations d'urgence. Il était médecin référent et évaluateur en maison de retraite. Il a participé activement aux RESAD personnes âgées.

Le Docteur Baudoux a toujours été là pour soutenir, accompagner, conseiller, quelle que soit sa charge de travail au sein de son cabinet privé. Sa collaboration avec les services de la ville a été importante.

Récapitulatif de sa vie faite par lui-même lors de la demande de la Légion d'Honneur le 27 avril 2017 :

Mars 1978, le Docteur Gallais, connu l'année d'avant en Algérie où nous étions tous les deux coopérants, m'appelle pour me signaler une clientèle à reprendre.

Mai 1978, je m'installe à Aubervilliers, prenant la succession de ce médecin qui venait de mourir ; qui, lui, avait succédé au Docteur Pesqué, grande figure d'Aubervilliers.

(Signalons cependant que le Docteur Baudoux s'est installé dans le cabinet du Docteur Lacour ; 3 rue Ferragus avant de déménager plusieurs années plus tard au 37 boulevard Anatole France - ndlr).

Sans me le formuler clairement à l'époque, j'avais envie d'exercer en médecine générale, en libéral et solitaire. Débuts difficiles, il s'agissait de se faire une place. C'est venu avec le temps.

Juin 1991, le Docteur Buisson, directeur du Centre de Santé, cherche, à la demande de Madeleine Cathalifaud, un médecin pour la maison de retraite. Il y avait alors 70 lits. La maison était très vétuste.

Décembre suivant, la capacité de gériatrie s'ouvre à la faculté à Bobigny ; trois ans après je suis gériatre.

A la maison de retraite, je suis d'abord le médecin de la plupart des résidents, j'y exerce en salarié. Quelques rares médecins traitants viennent voir leurs patients. Madame Baron me demande d'ouvrir la maison aux médecins : Je le fais savoir aux confrères. Deux ans après, la situation n'est pas satisfaisante, nous devons faire machine arrière. Se met en place la notion de médecin coordonateur. En plus de ma fonction de médecin traitant des patients, je participe à l'organisation médicale de la maison et je fais un peu de formation du personnel, deux activités que j'aime beaucoup, mais je suis vite débordé. Un autre médecin vient exercer la fonction de médecin coordonateur. Elle reste plusieurs années et est nommée à Terre Neuve. La maison passe alors par une phase difficile pendant près d'un an : pas de médecin coordonateur et pas de directeur.

Enfin, une nouvelle directrice arrive et elle nomme le Docteur Aït Oussaïd, médecin hospitalier chevronné, venant de René Muret ; je reste médecin traitant libéral pour la moitié des 105 résidents et un autre médecin prend en charge l'autre moitié et tout se rééquilibre.

Parallèlement, je réponds aux demandes de l'hôpital psychiatrique ouvert en 2003 pour signer les hospitalisations sous contrainte.

Durant tout ce temps, je reste actif en ville sur le secteur des personnes âgées et personnes en difficulté. J'ai des contacts faciles et fructueux avec les assistantes sociales et les structures en place. (...)

Je fais tout ça avec plaisir et sans lassitude car, tout simplement, je comprends qu'un regard médical est utile. Je n'ai pas réussi sur tout ce qu'on me demande de faire : certaines situations restent sans solution.

Il est vrai que ça me donne une expérience ; je pense que c'est pour cette raison qu'on est venu vers moi, fin 2009, pour être médecin examinateur dans le cadre des protections juridiques des majeurs vulnérables. Activité que je garde pour le moment.

Mais, si j'ai fait tout ça c'est aussi parce que j'ai trouvé ici des personnes compétentes, intéressantes, désirant aller au bout. Dans le public comme dans le privé. Et l'expérience que j'ai acquise, c'est vous qui me l'avez donnée. Vous, les assistantes sociales, les infirmières, les aides-soignantes, les aides ménagères, les kinés, les ergothérapeutes. Et vous les psychiatres. Vous tous, vous m'avez instruit.

Il est vrai que je ne comptais pas mon temps, simplement parce que j'ai fait ce que je croyais devoir faire pour aider ceux qui avaient besoin d'être aidés.

A mon cabinet, j'ai appris au fur et à mesure ce qu'on n'apprend pas à la faculté : qu'il faut donner du temps et de l'écoute au patient, comme s'il était le seul. J'ai appris que mon écoute, mon attention vont vers le patient, que c'est à moi de me mettre à sa portée, que c'est lui qui est important au moment où il est là, devant moi. Petit à petit, j'ai compris qu'il n'existe plus beaucoup d'endroits de nos jours où, dans l'intimité du cabinet médical, sous le sceau du secret médical, celui qui est face à moi peut se sentir libre, libre de tout exprimer y compris du silence.

Je répète ce que j'ai dit au début : j'ai choisi d'être

- médecin parce que j'avais envie de faire quelque chose de scientifique
- généraliste pour être au milieu des gens,
- solitaire au cabinet, par choix, et
- libéral pour ne pas avoir à rendre compte de mon temps.

Je n'ai eu de contraintes que celles que je me donnais.

Je suis aidé dans ma vie privée : nous partons souvent quelques jours pour soulager la pression. Danièle dans son domaine d'orthoptiste était avant moi à Aubervilliers Elle sait toujours bien mettre le trouble de la convergence au cœur de la problématique du patient. (...)

Lorsque je ne suis pas dans ma vie de médecin, je ne me sens plus du tout médecin et cette idée continue de m'étonner.

J'ai été beaucoup, beaucoup aidé par toutes mes rencontres dans ma vie professionnelle, par vous et par les autres professionnels d'Aubervilliers.

Le souvenir que je garde de tout ça est une idée du bonheur.

Merci à tous.

François Baudoux

L'ACCORDÉON CLUB D'AUBERVILLIERS



L'Accordéon Club d'Aubervilliers existe depuis 1972 avec Jeannine Lorenzi comme professeur jusqu'en 1998.
Mais avant ?

Avant il y avait le Club des Accordéonistes d'Aubervilliers dont les répétitions avaient lieu, sous la direction de Monsieur Toscano, tous les mercredis de 20h30 à 22h au 22 rue Henri Barbusse. Le président était Monsieur Lecœur (bourelrier à Aubervilliers).



Déjà Jeannine Lorenzi (ci-contre 2^{ème} rang 3^{ème} en partant de la droite) donnait des cours pour aider Monsieur Toscano. Au décès de ce dernier, le club ferma et ce fut en 1962 l'ouverture de la classe d'accordéon au sein du conservatoire de La Courneuve avec Jeannine Lorenzi.

Son directeur, Monsieur Chouteau, était également chef d'orchestre et faisait partie de l'Orchestre

National de Paris. Monsieur Meunier lui succéda. Quelques heures de cours étaient ainsi données (ou attribuées) à Aubervilliers. Après une dizaine d'années, les cours d'Aubervilliers furent supprimés du conservatoire.

Le club d'accordéon d'Aubervilliers, l'A.C.A. a été fondé en 1972 par un groupe de parents qui ont soutenu Jeannine Lorenzi pour la reconnaissance de sa profession au sein de la ville d'Aubervilliers.

Grâce au soutien de Monsieur Jack Ralite, maire de la commune à cette époque et président d'honneur de l'A.C.A., le club a pu recommencer ses activités dans un préau d'école.

Beaucoup de luttes furent menées depuis lors pour l'obtention de salles de cours et de répétitions et pour la reconnaissance de l'Accordéon Club d'Aubervilliers comme association à part entière.



Gilbert Fella de l'A.C.A.



Ensemble des jeunes accordéonistes de l'A.C.A.
à son tout début

Jeannine Lorenzi a su faire preuve d'une grande patience avec tous les jeunes musiciens qui sont passés au club et a fait un travail de longue haleine pour servir la musique et son instrument l'accordéon jusqu'en 1998. Lui ont succédé : Jean Claude Roger, Florinda Magalhaes (décédée en 2005 à l'âge de 45 ans), Jean Ribeiro ancien élève diplômé, Grégory Demacon et à nouveau Jean Ribeiro.

L'ensemble des membres d'hier et d'aujourd'hui et plus particulièrement les présidentes et président : Micheline Roccu, Pierrette Ingargiola, Jeannine Padovani, Reine Dumont, Barbara Rousseau et actuellement Sylvain Martins ont au fil des années, grâce à leur dynamisme et à leur sens de l'organisation, permis au club d'arriver à ses 48 ans d'existence.

C'est grâce aussi aux musiciens que diverses générations de séniors ont permis au club de franchir les frontières, passer des dizaines de concours et enregistrer deux disques. Des centaines de photos témoignent d'une grande amitié bâtie durant toutes ces années.

On peut citer aussi de nombreux festivals avec la participation des Belges, des Allemands, des Suisses, des Portugais et la présence d'artistes tels que : Yvette Horner et Bruno Lorenzoni.

N'oublions pas la participation aux nombreux spectacles de la ville : course cycliste, fête des associations, des handicapés, le téléthon, le banquet des retraités, les noces d'or, à Notre- Dame des Vertus avec les petits chanteurs d'Aubervilliers, ainsi qu'à Paris pour les pupilles de l'air, l'arbre de Noël des Ailes brisées au cercle militaire Paris 8ème et plus encore.

Inévitablement les « grands » transmettent le flambeau, ainsi l'orchestre « **Ambiance** » très connu à Aubervilliers pour différentes manifestations de la ville comptait, parmi ses musiciens, des « anciens » de l'A.C.A. .

D'autres élèves en ont fait leur métier.

Tous laissent un coin de leur enfance au club.

Denise MORISOT



L'orchestre « A.C.A. » lors de la buvette du marché du Montfort

CAMPUS CONDORCET

LE CAMPUS CONDORCET NOUS OUVRE SES PORTES

Textes et photos : *Campus Condorcet*

La question était : «Souhaitez-vous vous investir dans la vie associative et culturelle du Campus » ? La S.H.V.A. a répondu et a été sélectionnée.

« Réuni en novembre et composé de représentants de l'établissement public Campus Condorcet, des établissements membres et de la mairie d'Aubervilliers, le jury a retenu des associations qui ont pour objet des problématiques diverses : soutien scolaire, insertion professionnelle, aide juridique, histoire du territoire, droits humains, harcèlement sexuel, etc. ».



Espace associatif et culturel **Condorcet**

Trois associations fortement ancrées sur le territoire de La Plaine et d'Aubervilliers mutualisent leur permanence à l'Espace associatif et culturel de façon à renforcer leurs liens et à développer des activités avec le campus : visites du territoire, conférences, rencontres, concerts...

Ces 3 associations y tiendront, à tour de rôle, une permanence les jeudis après-midi :

MÉMOIRE VIVANTE DE LA PLAINE
LES 3 SAISONS DE LA PLAINE
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'AUBERVILLIERS

Le Campus Condorcet accueillera au total 18 000 personnes dont 4 800 doctorants et 4 200 enseignants-chercheurs. Le Campus Condorcet est un projet qui s'inscrit dans la dynamique du Grand Paris. Ce campus universitaire s'étend sur les villes d'Aubervilliers, Saint-Denis et Paris. Cet ambitieux projet de pôle universitaire consacré aux sciences humaines regroupera à terme 11 structures dont l'EHESS, le CNRS, l'EPHE et les facultés parisiennes Paris I, Paris III, Paris VIII, Paris X et Paris XIII.



Le site d'Aubervilliers

Depuis la Place du Front Populaire, de gauche à droite, le Centre de colloques, la maison des chercheurs, un bâtiment de recherche, le siège de l'INED, l'hôtel à projets et siège de l'EPCS, et au loin des logements étudiants. © Mir, Campus Condorcet, 2015

Le Campus Condorcet à Aubervilliers occupe un terrain de 6,4 hectares dont 160 000 m² (surface des planchers) construits. Ce site accueille 12 650 personnes dès 2019. La conception et la construction de 50 000 m² sont confiées au groupement Sérendicité (GTM Bâtiment, 3i Infrastructure PLC et ENGIE Cofely). Ce périmètre compte le siège de l'Institut national d'études démographiques (Ined), des espaces de recherche et de formation, un centre de colloques, une résidence pour les chercheurs invités, un hôtel à projets, des équipements de soutien à la vie de campus, 450 logements étudiants, plusieurs dizaines d'unités de recherche en sciences humaines et sociales.

"Condorcet" est aussi doté d'un centre de colloques pour les conférences scientifiques. De même un centre documentaire regroupera un million d'ouvrages papier sur 35 km linéaires. Il s'agira d'une des plus grande bibliothèque du monde en sciences sociales.



Place du Front Populaire

LA BOURSE DU TRAVAIL D'AUBERVILLIERS

13 RUE PASTEUR

C'est sous la Révolution française, semble-t-il, que germe l'idée des Bourses du travail : il s'agissait de créer des organismes où seraient concentrées les offres et les demandes de main-d'œuvre. Mais elle ne se réalise que vers la fin du XIX^e siècle, en 1886, lorsque le Conseil municipal de Paris adopte un projet de créations (rapport Mesureur). À la même époque, onze Bourses du travail se fédèrent lors du Congrès de Saint-Étienne. Dirigée à l'origine par les possibilistes, la fédération devient très rapidement le fief des anarchistes, qui contrebalancent ainsi le quasi-monopole que les guesdistes détiennent à la fédération des syndicats.

Sous l'impulsion de Fernand Pelloutier, les Bourses jouent un rôle très important dans l'organisation de la classe ouvrière française. Elles cherchent à mettre à la disposition des travailleurs un réseau de services (en particulier dans le domaine de la mutualité) qui leur permettent de se soustraire à l'emprise des employeurs et à celle de l'État. Les Bourses visent aussi à remplir une fonction d'éducation, par la mise sur pied d'« Universités du peuple ».

Malgré la fusion, en 1895, de la fédération des bourses avec les fédérations des syndicats et la naissance de la Confédération générale du travail, l'institution des Bourses continue à se développer : en 1908, on en compte cent cinquante-sept. Mais leur rôle diminue peu à peu, alors que s'accroît celui des syndicats.

Paul CLAUDEL

La Bourse du travail d'Aubervilliers s'élevait au 13 rue Pasteur (auparavant elle se situait avenue Victor Hugo), seule la façade a été conservée.

Ce bâtiment de pierre à l'architecture sans ostentation constitue un repère important dans la vie d'Aubervilliers. Il a tenu une place sans égal dans son histoire ouvrière. Sur la façade une inscription indique: « *Vergnaud architecte 1907 Luquet entrepreneur* ».



Sur l'ancienne carte postale, le fronton indique :
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE LE PROGRÈS

Fondée en 1896 elle comportait des locaux de stockage et des salles de réunion. Elle poursuivra ses activités jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Cependant à partir des années 1920, le bâtiment deviendra l'épicentre de la vie sociale et syndicale pour pallier le refus de

tout soutien de la municipalité de Pierre Laval. La Bourse du travail a été sa principale affectation depuis la fin de la guerre.

(source : Document patrimoine 93 page 95)

https://patrimoine.seinesaintdenis.fr/IMG/pdf/diagnostic_patrimonial_aubervilliers.pdf

En juin 1919, il y a 15 000 grévistes à Aubervilliers et les ouvriers se rassemblent sur la place du marché devant l'immeuble Le Progrès. Des soutiens à la révolution russe de 1917 s'y déroulent.

Le lieu devient aussi le point de rencontre des chômeurs, des sportifs, du Parti communiste, etc ...

En 1936, pendant le Front Populaire, Le Progrès est à la disposition des grévistes jour et nuit.

(source : *Les rues d'Aubervilliers de J. Dessain, C.Fath, J.J. Karman*)

Réquisitionnée par Pierre Laval, alors maire d'Aubervilliers et chef du gouvernement de Pétain pendant la Seconde Guerre mondiale, la maison des syndicats devint le centre névralgique de certains services municipaux pendant l'occupation allemande.

(source : *Aubermensuel novembre 2004 - La Résistance d'Aubervilliers*)

La Bourse du travail pendant la guerre est évoquée dans le témoignage qui suit :

Laissons, Jacques Dessain, alors agent de liaison FFI, nous raconter (extraits):

« J'ai déménagé des boîtes de bœuf en gelée de l'usine La Nationale, premier lieu pris par les FFI avec le central téléphonique. C'est le premier bâtiment que les Allemands ont voulu reprendre. Je me rappelle, allongé dans mon lit, les tirs de mitraillettes. Le lendemain a été sonné le branle-bas de combat « Allez charger les caisses de bœuf en gelée dans les camions ». Elles ont été emportées à ce qui est maintenant la Bourse du Travail (13 rue Pasteur au moment de ce témoignage – ndlr). Une distribution a été faite à toute la population d'Aubervilliers sur présentation d'un ticket. »

Les organisations syndicales récupèrent Le Progrès le 30 janvier 1949.

En mai 1952, après d'importantes transformations, le bâtiment « Le Progrès » est restitué aux organisations syndicales en présence de Charles Tillon, maire d'Aubervilliers. La salle de réunion reçoit le nom de Gaston Carré, militant communiste d'Aubervilliers et compagnon de combat pendant la Résistance du Colonel Fabien et du Colonel Rol-Tanguy. Arrêté et torturé, il fut fusillé le 21 octobre 1942 à Issy-les-Moulineaux.

D'autres travaux de rénovation eurent lieu en 1962.



Photo Claude Fath ; Co-fondateur de la S.H.V.A.

Ci-contre : une réunion du syndicat CGT dans la grande salle de réunion. au centre de la photo René Pineau, ancien ouvrier de l'usine Malicet et Blin, secrétaire général de l'union locale d'Aubervilliers de la CGT.

Plusieurs grands noms du syndicalisme ont marqué cette période : Charles François, responsable de la CGT à Aubervilliers, Henri Cathalifaud et René Pineau, ses successeurs. Tous les trois sont de grandes figures de la Bourse du travail.

La grande salle de réunion est très souvent utilisée par de nombreuses organisations de la ville (dont celle des professeurs). D'autres salles permettaient également d'offrir des lieux pour différentes activités culturelles (voir ci-dessous) avant que la municipalité construise des locaux appropriés.



Photo Claude Fath ; Co-fondateur de la S.H.V.A.

Atelier peinture dans une des salles mises à la disposition des organisations culturelles.

En mai 68, la première entreprise à se mettre en grève à Aubervilliers est la CGEA (transports). Ils viennent à quatre heures du matin et demandent un drapeau rouge et un drapeau tricolore : « on occupe ! ». Il y a eu environ une centaine d'entreprises en grève, avec 10 000 grévistes.

Au début des années 2000, un projet de rénovation urbain conduit à la sauvegarde de la façade et à des discussions qui donnèrent lieu à un accord entre les syndicalistes et le maire Jack Ralite.

(source : union locale CGT)

La façade de la Bourse du travail, intégrée en 2015 à une copropriété privée, a été restaurée.

Elle est qualifiée dans le permis de construire délivré par la mairie de « **Bâtiment emblématique du patrimoine communal** ».

La Société de l'histoire et de la vie à Aubervilliers a demandé à la municipalité d'apposer devant la façade une borne retraçant l'histoire de ce bâtiment historique d'Aubervilliers.

La Bourse du travail d'Aubervilliers se situe maintenant 92 avenue Victor Hugo, dans le quartier du Millénaire et des Magasins Généraux où travaillent plusieurs milliers de personnes.

Bernard ORANTIN

BETTERAVE «ROUGE-NOIR LONGUE DES VERTUS»

Nous vous avons souvent parlé des légumes d'Aubervilliers (l'oignon «jaune paille des Vertus», chou gros Milan d'Aubervilliers etc... etc...) mais pas de la betterave sus-nommée en titre.

Celle-ci se présente comme une racine volumineuse à chair très foncée pouvant atteindre 40 centimètres de longueur et d'une qualité très appréciée. Cette «rouge-noir longue des Vertus» était cultivée avec d'autres variétés dans la plaine des Vertus qui regroupait plusieurs communes du nord-est parisien.

Nous en profitons pour faire un clin d'œil sur une époque de la ferme Mazier qui avait un fournil pour la cuisson de ces racines.



Vente de betteraves sur le carreau des Halles de Paris

Ci-dessous voici un condensé de la cuisson de ces légumes tiré de notre bulletin n°46 de janvier 2001 « Une journée d'Automne à la ferme Mazier en 1943 par René Mazier », (nous vous invitons à relire cet article très intéressant sur la pénibilité du travail à cette époque).

« Vers 3 h et demie, mon père allume le feu dans le four. Un demi-stère de bois y a été déposé la veille avec la paille, puis il se recouche.

5 h et demie, il se relève, rajoute un autre demi-stère de bois dans le four et s'occupe du feu avec un long tisonnier de 3 m.

Vers sept heures et demie, le bois est pratiquement brûlé. Mon père ramène les braises incandescentes sur le devant de la gueule du four.

Deux ouvrières arrivent. Premier travail, aider mon père à mettre les betteraves dans le four brûlant. La veille au soir un tas avait été déposé devant le four. Entre 1 500 et 2 000 kg, suivant les prévisions de vente.

Mon père, torse nu, se place devant le four, où les braises incandescentes, rassemblées sur 20 à 25 cm d'épaisseur afin que le four ne refroidisse pas, dégagent une chaleur épouvantable. Les ouvrières se placent une de chaque côté de lui, baissées, ramassent les betteraves par 2 ou 3 selon la grosseur et les lui passent sans se relever, chacune leur tour. Mon père les prend et les lance au fond du four. Le tas entier y passe. Cela prend une bonne demi-heure.

Dès les dernières betteraves enfournées, il enlève les braises et place une porte en fer, un peu plus grande que la gueule du four, puis la fixe sur tous les bords avec de la glaise, préparée préalablement dans une auge.

Après le déjeuner, il faut aller voir si les betteraves sont cuites. Si c'est le cas elles sont sorties du four et son piquées avec un couteau pour en tester la tendresse, puis elles sont mises dans des bourriches pour le départ aux halles le lendemain ».

Charles JEUNET

ON S'FAIT UNE TOILE ??

UN PETIT TOUR DANS LES VIEUX CINOCHES D'AUBER.

Le cinéma, jadis, c'était d'abord environ 10 minutes d'actualités. Elles y avaient tout leur sens, à une époque où la télévision n'était pas encore entrée dans nos appartements.

Elles étaient souvent suivies par un premier court métrage ou un documentaire et juste après, Jean Mineur tapait dans le mille pour proposer ses réclames.

A l'entracte, certains cinémas offraient des attractions : tour de magie, d'acrobatie, etc...

Puis la salle se rallumait, nous laissant découvrir une aimable demoiselle « l'ouvreuse » avec sa corbeille d'osier pendue à son cou, remplie de bonbons, caramels, esquimaux, chocolats... que l'on pouvait offrir au copain pour le consoler d'avoir écopé du strapontin. Le pop-corn n'avait pas encore envahi nos salles.

Mais certains préféraient profiter de ce moment, pour sortir s'en « griller une », avant le grand film.



En 1965, c'est la naissance du Théâtre de la Commune, avec, dans la même salle, les projections de films. Puis en 1975, d'importants travaux ont permis l'inauguration du seul cinéma existant aujourd'hui dans notre ville : « Le Studio », avec ses 127 confortables fauteuils. Depuis 1994, une association en assure la gestion.

Si les attractions et les papiers collants des « Dupont d'Isigny » ont disparus, les séances du Studio sont souvent suivies d'un débat ou d'un brunch, et même d'un repas (au restaurant du théâtre), inspiré par le film projeté. Ce cinéma est classé « Art et Essai ».

Autres temps, autres mœurs.



Le Studio rue Édouard Poisson

Voici maintenant, quelques extraits des souvenirs de Jean-Jacques Karman sur le même sujet, relevés dans son livre « *Des histoires (extra) ordinaires d'Aubervilliers* ».

« Dans les années 1970 ,les cinémas d'Aubervilliers ferment les uns après les autres. Ces fermetures sont justifiées par une soi-disant baisse de fréquentation.

En réalité, l'industrie cinématographique se concentre.

Dans les années 1950 et 1960, le cinéma est l'un des divertissements favoris des Albertivillariens. Ils ont le choix.

« Le Family », place de la mairie, à l'emplacement de l'actuelle Société Générale, « l'Eden », rue du Moutier et le « Kursaal » aux Quatre Chemins . Il n'est pas rare le dimanche d'aller deux fois de suite au cinéma, à 14 heures, au « Carrefour », et à 16 heures 30 au « Kursaal ». Le cinéma est le grand rendez-vous de la jeunesse et des familles. Le programme se compose de deux parties, le petit film documentaire et le grand film.

L'entracte est animé par un spectacle de magiciens et d'illusionnistes. Chaque cinéma a sa renommée.

Celle de « l'Eden » n'est pas très bonne, à part quand il devient cinéma d'art et d'essai avec les deux salles du « Jacobin ». Il termine, par la volonté du propriétaire distributeur, spécialisé dans les films X.

Le « Family » est surtout le cinéma des gens du centre, du Landy et de la zone industrielle. Quand on y entre il faut tourner à droite car la salle est parallèle à la rue Ferragus. Elle ressemble à un théâtre. La municipalité la loue parfois pour organiser des après-midi récréatives pour les personnes âgées. Le centre de la ville est animé le dimanche par le « Family ».

Le « Kursaal » dont la sortie est située rue Lécuyer reçoit surtout la visite des habitants des Quatre Chemins et du Montfort. Avant guerre, il avait été le lieu de meetings politiques et Edith Piaf's y produisit.

Dans les années 1950, la Mairie loue ce cinéma pour offrir aux enfants des écoles, à la fin de l'année scolaire, au moment de la remise des prix, un film comme « Crin Blanc » et un goûter composé toujours d'une orange et d'un paquet de bonbons.

Le cinéma à Aubervilliers représente une époque, une manière de vivre, qui a malheureusement aujourd'hui disparu.

On y rencontrait des blousons noirs.

Parfois des bagarres éclataient à la sortie, mais ce qui dominait dans ces après-midi, c'était les sourires, les rencontres, les flirts.

Vraiment en fermant ces cinémas, une page d'histoire de la ville a été tournée ».

Claudette CRESPIY



Le Family Palace devant l'ancienne place de la mairie



LA SUITE DES FAITS DIVERS ET AUTRES CRIMES : LA PASSION, LA FOLIE, L'IMPRUDENCE ET LES AVENTURES DE BIQUETTE ET DES HIRONDELLES. MAIS ON NE S'Y ENNUYAIT PAS !

PASSIONNÉMENT.

MM. François Raquet, âgé de dix-neuf ans, et Victor Boudier, vingt-six ans, vivaient depuis longtemps ensemble, sous le même toit, rue des Cités. L'harmonie qui régnait entre eux était si parfaite, qu'on ne les connaissait que sous le nom de « frères siamois ». Une jeune fille de dix-sept ans, qu'ils virent à la fête d'Aubervilliers, M^{lle} Henriette Philippi, vint briser leur amitié. Tous les deux tombèrent amoureux de la belle ; elle préféra l'aîné. Ce qui ne l'empêcha point, au bout de quelque temps, d'accorder aussi quelques compensations au cadet. Ce fut la cause d'un duel en chambre, bruyant et mémorable s'il en fut. Tous les meubles furent mis en miettes et les vitres volèrent en éclats. Les voisins, épouvantés, coururent prévenir M. Huet, commissaire de police, qui chercha, mais en vain, à calmer la querelle, en persuadant aux deux rivaux de renoncer à celle qui en était la cause. Toutefois, les parents de la jeune fille, ayant été prévenus, vinrent la réclamer et l'emmenèrent. Depuis, Boudier et Haquet sont redevenus plus amis que jamais.

Le Matin, mardi 17 octobre 1900

TRAGIQUE FOLIE.

Après avoir été assez longtemps internée dans un asile d'aliénés, Mme veuve Léontine Querre, âgée de soixante-douze ans, était venue s'installer ces jours derniers chez sa fille, qui est mariée et habite rue des Cités, à



Aubervilliers. La malheureuse femme, mal guérie, brutalisait quotidiennement les trois jeunes enfants du ménage. Au cours de crises de folie furieuse, elle avait même cherché à les égorger à l'aide d'un couteau de cuisine. Les parents, accourus aux cris de terreur des pauvres petits, avaient pu non sans peine les arracher de ses mains. Hier matin, au cours d'une nouvelle crise, la pauvre folle s'assit sur le poêle. Le feu ne tarda pas à se communiquer à ses

vêtements. La démente, entourée de flammes, se mit à courir de pièce en pièce en poussant de terribles hurlements. Des voisins accourus eurent des peines inouïes à lui porter secours, puis à la maîtriser. Solidement ligotée, elle fut mise dans un fiacre et conduite à l'infirmerie spéciale du Dépôt.

Le Matin, 19 janvier 1903

LE « COIN DU CRIME »

Il est un lieu qu'on nomme le « Coin du crime ». C'est à Aubervilliers, rue des Cités. Hier, un journalier, Jacques Marsin, trente-cinq ans, demeurant à Paris, boulevard de Belleville,

commit l'imprudence d'y passer, ignorant sans doute la sinistre réputation de ce lieu il fut aussitôt assailli par des individus qui lui portèrent deux coups de couteau dans la poitrine. On l'a transporté, très gravement blessé, à l'hôpital Lariboisière.

Le Matin, 24 juillet 1905

LA BIQUE « CHIQUE »

« Toc Toc » M. Cagnard, l'inspecteur du commissariat des Enfants-Rouges, leva la tête. Et comme il n'apercevait pas la silhouette du visiteur qui osait le distraire de son travail ; M. Cagnard baissa le nez vers ses paperasses. Toc Toc ! Toc ! La porte grinça sur ses gonds. Le bouton de la serrure frappa le mur. Et des pas pressés martelèrent de coups brefs le parquet du bureau.



Qui est là ? demanda l'inspecteur. Et du dehors, une voix lointaine encore répondit « C'est moi, l'agent Piondi ».

M. Cagnard quitta son siège. Il écarquilla les yeux, ahuri : de gardien de la paix, point. Mais une chèvre noire, et cornue, et trépidante comme animal échappé du sabbat.

« Biquette » mâchait encore un paquet de tabac qu'elle avait soustrait dans la poche d'un passant, rue de Saintonge. L'imprudente avait multiplié les délits, au larcin qualifié elle ajoutait le vagabondage.

Enfin, sous le képi rigide, M. Piondi, ceint du sabre et du revolver, fit son entrée. Je vous amène cette bête errante et voleuse. Mais que voulez-vous que j'en fasse s'exclama le malheureux M. Cagnard. Demandez une voiture à la Fourrière Oui, mais, en attendant ?

En attendant, « Biquette » inspectait les locaux de l'administration. Elle flairait les encriers, broutait les paillassons et même voulait manger un rond-de-cuir.

Ah ? vous aviez bien besoin de faire la réouverture de la chasse sur l'asphalte de Paris répétait l'inspecteur au désespoir. À point nommé, le propriétaire vint réclamer l'objet de la discussion. M. Jean Cazavieille, chevrier, 2, rue des Cités, à Aubervilliers, gourmanda quelque peu la fugitive, et comme le bon Pasteur, recueillit l'égarée, qu'il reconduisit à l'étable.

Le Matin, 16 septembre 1913

Claudette CRESPI

Un binôme « d'hirondelles »
exécutant sa ronde



ILS ONT PEINT AUBERVILLIERS

RAYMOND BESSE

Né en 1899 à Niort dans les Deux-Sèvres, Raymond Besse arrive à Paris en 1916. Il participe pour la première fois au Salon des indépendants en 1923. Il participe ensuite à de nombreux autres salons, dont le Salon d'automne. Il a de nombreuses fois représenté la banlieue nord de Paris, Saint-Ouen, Aubervilliers, Montmartre et Clichy car il aimait peindre *la zone* et ses tableaux constituent des témoignages de la vie dans les quartiers populaires pendant la première moitié du siècle. Raymond Besse a aussi réalisé de nombreuses œuvres sur les thèmes de la Normandie et de la Vallée de la Loire. C'est dans le Loir-et-Cher qu'il passe ses dernières années et meurt en 1969 à Candé-sur-Beuvron.

(source Wikipédia).



1 - Café du canal à Aubervilliers
 2 - 3 - 4 - Canal à Aubervilliers
 5 - Hiver à Aubervilliers



PÉRIPÉTIES D'UNE ADRESSE

C'est celle des constructions du début de la rue de la Haie-Coq. Celle-ci démarrait au coin de la rue du Landy et se poursuivait dans les champs en direction de Paris. C'était avant la construction du canal Saint-Denis qui sépara le début de la rue de son prolongement sur l'autre rive.

Pour la petite portion de la rive droite, on parle un temps de « petite Haie-Coq ». C'est là, au n°13 que naquit Firmin Tonnerre, acteur et dramaturge plus connu sous le nom de Firmin Gémier. On a parfois cherché son lieu de naissance au début de l'actuelle rue de la Haie-Coq, sur la rive gauche. Mais c'est une nouvelle numérotation, contemporaine des industries de ce quartier ; celles-ci ont remplacé les noyers et les noisetiers qui avaient donné son nom au chemin de la Haie-Coq.

Pour les besoins de cette industrie, on crée une rue, joignant Saint-Denis au bassin élargi du canal : ce sera la rue du Port ; elle avalera la « petite Haie-Coq » pour finir au bord du canal, laissant le passage Dudouy (du nom d'un cultivateur).

Ainsi, sans déménager, la mère de Firmin Gémier habitera 13 rue du Port ... C'était vers 1870.

Mais, pour desservir la portion des magasins généraux sur la rive droite et les autres usines riveraines du canal, un boulevard parti de la RN2, longea le canal et se termina à la rue du Port. Cela faisait un hiatus ; alors il était plus rationnel de faire démarrer le boulevard Félix Faure de la rue du Landy : alors, on amputa la rue du Port de son débouché naturel (le port d'Aubervilliers) et nouveau changement : Haie-Coq, Port, c'est maintenant le début du boulevard Félix Faure.

Jacques DESSAIN



Carrefour rue de la Haie-Coq – quai Lucien Lefranc (1982)

GALETTE



Un grand merci d'avoir répondu présents à notre galette traditionnelle, ce qui nous a permis de passer un excellent après-midi convivial.

BUVARDS RÉCLAMES

À la page 13 de notre bulletin n°86 de mars 2017, nous vous présentions quelques réclames (ou publicités) émises sur papier ou buvard par des commerçants d'Aubervilliers. Aujourd'hui nous continuons avec 3 buvards « Pub » des années 50.



Peut-être avez-vous connu cette pharmacie de l'avenue de la République ainsi que la fabrique de biscottes de la rue du Pont-Blanc ? Quant à l'usine Poivrossage, même si elle se trouvait à Pantin, aux Quatre-Chemins avenue Édouard-Vaillant, on pouvait la considérer comme étant à Aubervilliers les jours où, suivant son orientation, le vent nous ramenait des effluves épicés émanant de ses bâtiments (et qui n'a pas connu son étui-poivrière triangulaire en carton et son opercule en aluminium !).

Charles JEUNET

Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel : histoire.aubervilliers@yahoo.fr